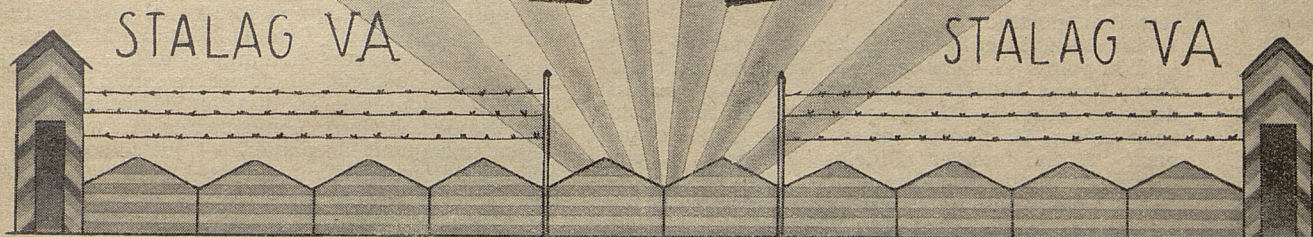




CAMP CANS



Périodique

1^{er} Novembre - 15 Decembre 1942

N^o. XXIII

UNITE FRANÇAISE

Nous pouvons constater à chaque instant, en lisant les journaux qui nous parviennent, les luttes partisans qui secouent la France. Les chefs et les militants des anciens partis politiques ne veulent pas s'avouer vaincus; ils ne veulent pas reconnaître que toute la belle prose, dont ils nous ont gavés avant la guerre a eu pour couronnement la ruine du pays. Ils n'ont même pas la pudeur de se taire, en s'estimant heureux de ne pas s'être retrouvés dans quelque camp de concentration. Il est vrai qu'ils savent se protéger contre ces petits ennuis.

Certains se contentent d'une propagande sous le manteau, en faisant circuler des tracts, en faisant des réunions clandestines, en lançant de fausses nouvelles, etc... à moins qu'ils ne passent à l'action et n'organisent des attentats contre des membres de l'armée d'occupation ou des civils français, attentats dont le résultat le plus clair est de faire fusiller quelques centaines d'innocents et déporter quelques milliers d'autres. Si les auteurs de ces actes sont des patriotes, ils se laissent aveugler. En agissant ainsi, ils créent d'autre part, entre les autorités d'occupation et le Gouvernement français, des tensions qui ne sont pas sans avoir de funestes effets sur l'ensemble de la population, à un moment où celle-ci est déjà très éprouvée. En faisant le bilan d'une telle lutte, le déficit est sûrement de notre côté.

D'autres, plus malins, s'affichent au grand jour et crient bien haut leur attachement et leur fidélité au Maréchal, leur volonté de faire la Révolution Nationale. Ces individus se targuent d'être révolutionnaires nationaux, alors que précisément faire la Révolution Nationale, c'est d'abord supprimer tous les anciens partis. S'ils sont pour une révolution, ce n'est certainement pas pour celle que veut le Maréchal, mais pour une Révolution qui serait la leur, qui servirait leurs intérêts et non ceux de la Nation, une Révolution qui leur permettrait d'être au pinacle d'une politique servant leurs combines.

Quant au Maréchal dont ils prétendent être les hérauts (bien qu'ils n'aient jamais été officiellement mandatés par lui), ils lui prêtent des intentions qu'il n'a jamais eues.

Ils sont plus royalistes que le Roi. Le Maréchal veut l'unité des Français? Mais alors? Pour réaliser cette unité, un seul moyen: le parti unique. Oui, mais lequel? Mais le leur, bien entendu, et nous aurons bientôt une demi-douzaine de partis, tout plus uniques les uns que les autres. Ces hommes, jusqu'à maintenant, au lieu de s'entendre, se sont livrés à des polémiques qui n'encouragent guère les Français à former une Unité. Ces hommes nous donnent à profusion de la littérature dans leurs journaux, mais pas de programme, rien de constructif en soi. Ce serait pourtant le moment ou jamais. Si nous sommes ici actuellement, c'est, pour une bonne part, parce que l'ancien régime n'a pas eu de programme constructif et que toutes les énergies servaient les ambitions de quelques leaders. Ne retombons pas dans ces mêmes erreurs, à moins que nous cherchions notre propre mort.

Nous voulons l'Unité française, nous la voulons car c'est une nécessité impérieuse. Il n'y a pas trop de toutes les énergies groupées pour sauver le Pays. Mais nous voulons qu'elle s'appuie sur une base unique et solide: les principes de la communauté édictés par le Maréchal et non pas sur la base de tel ou tel ancien parti.

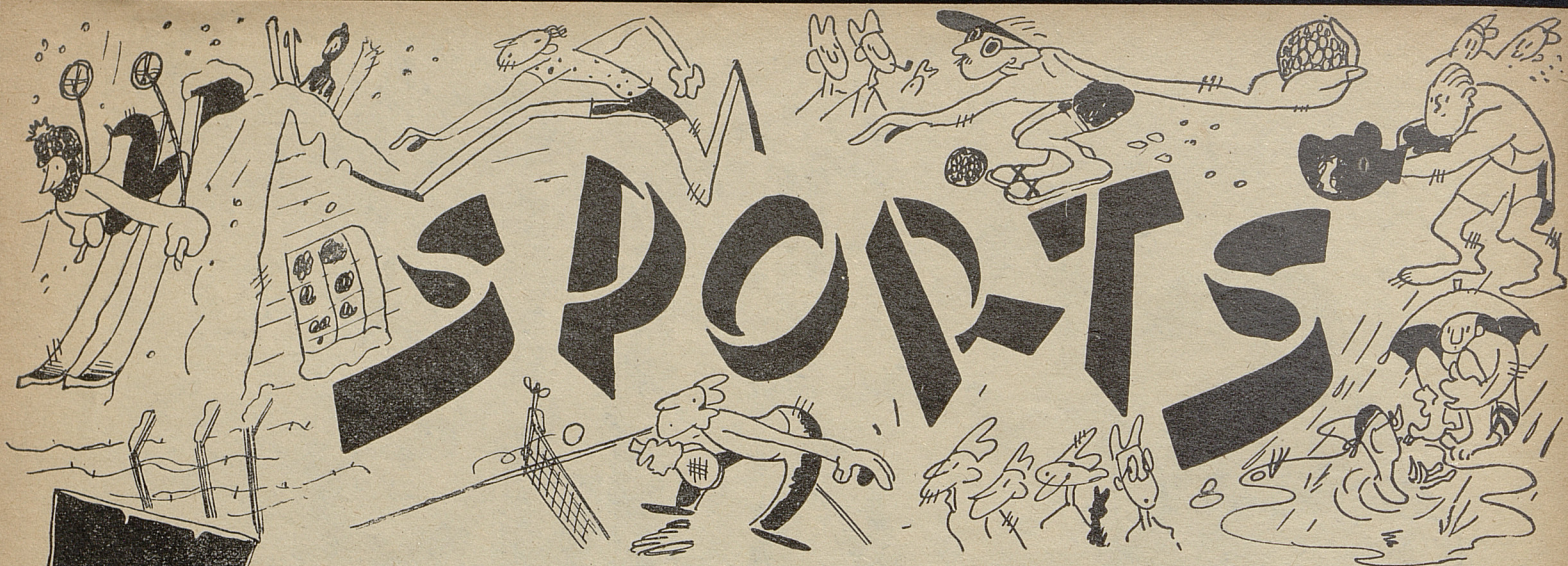
Quand nous disons Unité, nous disons aussi obéissance. Obéissance au chef qui a pris la responsabilité de ses actes devant le monde et devant l'histoire, obéissance à ses collaborateurs qu'il a lui-même choisis et responsables devant lui.

Nous ne sommes pas à même, dans les circonstances que nous traversons, de discuter et de critiquer les actes du gouvernement qui doit allier, en face de difficultés énormes, énergie et diplomatique.

N'entravons pas son action dans l'oeuvre de sauvetage entreprise. Laissons derrière nous nos anciennes querelles politiques, pour ne former qu'un bloc indissoluble et décidé à soutenir le Maréchal.

La paix revenue, ce sera notre meilleure garantie contre toute tentative d'ingérence étrangère dans la politique de notre pays.

Lucien SAHUC.



RENCONTRE-SALAMANDER-CAMP.

L'équipe du Camp a rendu visite à nos amis de Salamander, et ce fut là l'occasion d'une belle manifestation sportive.

En Athlétisme, le camp a triomphé par 56 points $\frac{1}{2}$ à 32 points $\frac{1}{2}$. Nos représentants, Praloran, Blachon, Faure, Jaurett, se sont taillé la part du lion dans les courses tandis que, dans les concours, Blachon enleva les quatre épreuves auxquelles il prit part. A Salamander, Didelot, Voinquel, Cuvier, furent les meilleurs éléments.

En Volley-Ball, le Camp battit Salamander par 3 sets à 1. Ce succès fut acquis grâce à la supériorité du match où excellent les visiteurs. Par contre, l'équipe 2ème de Salamander sauva l'honneur, en triomphant d'une 2ème sélection du camp par 3 sets à 1 également.

La rencontre de Football vit la victoire de l'équipe du Camp qui, menant par 3 buts à la mi-temps, enleva le match par 7 à 2. La partie fut plus égale que ne l'indique le score. Poisson et Schering, au Camp; Deleesnyder, à Salamander, furent les joueurs les plus remarquables.

En Ping-Pong, le Camp vainquit son adversaire par 8 victoires à 1. Salamander se défendit mieux que lors de la rencontre précédente, la plupart des parties allant aux avantages de jeu.

L'équipe du Camp était composée de: Praloran, Aby, Fraisse, Bédu, Docteur Vallat et Hédin. Salamander était représentée par: Deleesnyder, Van Coellier, Lancelot, Poisot, Carpentier et Marchant. Aby fut le joueur le plus en vue.

PETANQUE —

Le tournoi par équipe de 2 joueurs avait enregistré le chiffre imposant de 42 équipes.

Audoyer-Carlotti ont triomphé, précédant Ghirlanda-Martino et Souzac-Aubert.

Le 2ème concours individuel de tir et de pointage avait réuni 62 engagés. Résultats: 1er Pozzi 38 points, 2ème Bogliolo, 3ème Chevresson 23 points, 4ème Touraud 23 points.

BASKET-BALL —

L'intéressant tournoi, organisé par les animateurs Piquot et Réaubourg, a tenu l'affiche six semaines durant. Chaque soir, des centaines de camarades se sont rendus au terrain, heureux d'applaudir au beau spectacle qui leur était offert.

Cette compétition, disputée sous forme de match aller et retour, avait réuni 13 équipes, réparties en 2 divisions.

En division d'excellence, les résultats furent les suivants: 1ère Equipe Moreno 36 points; 2ème Equipe Washerei 30 points; 3ème Equipe Madisclair 24 points; 4ème Equipe Porteret 22 pts; 5ème Equipe Abbé Rifle 20 pts; 6ème Equipe Desmaret 14 pts; 7ème Equipe Musique non classée.

L'équipe Moréno, constituée avec des éléments de valeur tels que: Moréno, Roudergues, Piquot, à la technique éprouvée, fit preuve d'une supériorité assez nette sur ses adversaires. L'équipe de la Washerei, commandée par le joueur international de football Mathé, arrive en deuxième position et mérite cette place d'honneur; elle nous fit admirer

un jeu rapide et précis. Ces 2 groupements dominèrent leurs suivants immédiats.

En divison d'honneur, l'équipe Cazenave 29 points triomphe devant l'équipe Maître 28 points. Infirmier 22, Jacquet 21, Delouis 20, Bauer 16 points.

Outre les joueurs nommés ci-dessus, Rousseau, Madisclair, Duchêne, Coudurier, se sont particulièrement fait apprécier en division d'excellence, ainsi que Dumiec, Godard, Longamazino et Fauré — excellent marqueur de paniers — qui se sont mis en relief en division d'honneur.

ATHLETISME — Brevet Sportif National.

Sous l'impulsion des dévoués dirigeants, Blachon, Cazenave et Praloran, a été créé au Camp le B.S.N. Cette épreuve, analogue à celle qui se dispute en France, a remporté un gros succès. Au cours des différentes séances, les aspirants ont lutté et donné le meilleur d'eux-mêmes afin d'obtenir ce diplôme.

Dans la catégorie moins de 30 ans, les minima suivants étaient exigés: 100 mètres: 14" — 1000 m.: 3'50" — hauteur: 1 m, 25 — longueur: 4 m, 30 — lancement du poids (7 Kg, 275): 7 m.

Sur 43 concurrents, 30 ont obtenu le brevet et 13 furent éliminés.

Dans la catégorie plus de 30 ans, les participants devaient accomplir les performances suivantes: 100 mètres en 15 secondes, 500 m. en 1'55", 1 m, 15 en hauteur, 4 m en longueur et 7 m au poids.

Sur 44 aspirants, 27 ont été reçus et 17 ne furent pas classés. Signalons que 11 concurrents de cette catégorie ont également obtenu le brevet de la catégorie supérieure, ce qui est tout à leur honneur.

Ce sont le 100 mètres et le lancement du poids qui ont vu le plus grand nombre d'éliminations.

Il y a lieu d'être satisfait des résultats obtenus. Chacun des minima obtenus de constitue certes pas un exploit, mais l'ensemble des performances demandées exige un bagage athlétique certain, et nous félicitons vivement ceux de nos camarades qui ont passé avec succès cet examen.

Chaque semaine, au cours de séances au Stade, de nombreux camarades se sont entraînés sous la direction de leurs moniteurs. De très belles performances ont été enregistrées.

Praloran a couru le 100 mètres en 11" $\frac{4}{5}$ et le 300 mètres en 38" $\frac{2}{5}$. Ces athlète, qui possède le gabarit type du coureur de 400 mètres, donne vraiment une impression de puissance et son plafond est loin d'être atteint.

Cazenave — recordman de la Côte d'Argent du 800 mètres en 1'56" $\frac{2}{5}$ — a réalisé le 800 mètres en 2'6" $\frac{1}{5}$, le 1000 mètres en 2'45 et le 3000 mètres en 9'45".

Notre athlète complet Blachon, dans les concours a sauté 1 m, 65 en hauteur, lancé de disque à 32 m, et couru le 80 mètres en 9" $\frac{4}{5}$.

Citons aussi Jaurett qui, derrière son chef de file, Cazenave, a couru le 800 mètres en 2'20", ce qui est également remarquable.

Ces performances accomplies à l'entraînement, sur une piste moyenne, dans les conditions auxquelles nous sommes astreints, constituent des exploits de valeur qui démontrent la classe élevée de nos représentants.

René MAIRE.

LE SALUT

A Louis D... mort dans cette guerre, en m'excusant d'apporter déjà ce souvenir gai sur celui de sa disparition tragique.

Quelles merveilleuses vacances c'étaient! Mon oncle avait un grand jardin (du moins pour notre taille, il nous paraissait tel), deux chats méfiants, un chien débonnaire, un vélo à trois roues où l'on était assis dans un grand panier d'énormes dictionnaires pleins d'images, une grand'mère enfin... c'était la nôtre, et surtout, ah! surtout, une sacristie et une église attenantes à la maison.

C'est que notre oncle était curé, et si déjà la demeure d'un vieux parent de campagne a des trésors insoupçonnables pour l'imagination et les mains des neveux de la ville, un presbytère doit leur être alors un vrai paradis terrestre. Un ange en défendait l'entrée, et vous étiez cet ange, grand'mère, dans toute l'autorité et la douceur du terme. Nous vous appelions „marraine“, à la mode du Nord, et dans le cercle tumultueux des aboiements et des sauts élastiques de Bob, nous posions distraitemment nos trois bouches d'enfant sur vos inexistantes joues de 70 ans, qu'elles n'arrivaient jamais à bien rencontrer. Celles de Tante Claire ne devaient d'exister un peu plus qu'à la faveur d'un râtelier qui les avançait d'une légère poussée complice. Vous rangiez nos valises avec soin, les chats rangeaient aussi leur queue et, déjà, mon cousin Louis, mon frère Jo et moi-même, nous nous mettions en quête de retrouver ce qui nous était connu ou de découvrir ce que nous ne connaissions pas. Conquête ardente et lente, toujours tempérée soit par notre oncle, qui était une manière de bon Dieu respecté, soit par son ange, marraine Sophie. Et sur quoi ne leur donnions-nous à veiller!

Le grenier — vous étiez sûrs que j'en parlerais — était le Saint des saints du paradis. Il recelait cent travestis de théâtre, des costumes de procession, des oriflammes, des bannières, des lanternes de papier multicolore, mais, entre autres, échouée là par quel égarement de Samedi pascal à son retour de Rome, une cloche!

C'était une bien brave cloche, immobile, résignée, muette, contrite, toute cendrée par la poussière; en somme une vraie cloche en pénitence. Est-ce là ce qui nous attendrit? ou fûmes-nous plutôt sensibles à quelque souf-fle du démon glissé entre les tuiles?...

Nous la savions maniable à main d'homme. Déjà notre oncle l'avait, devant nous, entre-réveillée de son silence gris. Il nous avait même fait remarquer qu'elle avait le même son que celle, presque aussi modeste de taille, qui était en activité au clocher de l'église.

Ce doit être à toi, Louis, que parla le démon.

Si petite soit-elle, toute paroisse a des „saluts“. Le Jeudi de chaque semaine, ou pour la fête de quelque saint plus saint que les autres, on sonnait la cloche vers les 6

heures. Mon oncle revêtait la chape, l'harmonium soufflait vingt minutes, quelques vieilles filles miaulaient, on récitait le chapelet et, après la bénédiction du St.-Sacrement, un cantique à deux voix et l'angélus, les fidèles s'en retournaient, l'âme paisible. On peut toujours savoir si c'est Jeudi, mais prétendre connaître qu'on célèbre ou non une fête digne d'un „salut“, ce serait tenter le Dieu des ténèbres liturgiques. C'est, peut-être, mon cousin, ce que te souffle le diable entre les tuiles?

Marraine Sophie était aux provisions; tante Claire à la ville; mon oncle visitait ses malades. Et voilà que du fond de cette triple absence une volée triomphale, pressant et perçant le toit à toutes ses fissures, roule comme un torrent d'eau vive sur la maison, inonde le jardin, déborde sur l'église et, déferlant bientôt sur tous les

autres toits, bondit sur toutes les routes, s'engouffre dans toutes les oreilles pieuses... Mon cousin et mon frère avaient saisi la cloche et, pliés en deux, ils vous la balançaient ensemble à tour de bras avec cette vigueur que donne seul le sentiment d'accomplir de grandes choses.

Le vacarme bourdonnait encore à grandes ondes dans nos oreilles quand, par la lucarne, nous vîmes déboucher, au coin de la rue, Mlle Anna, directrice de la chorale. D'autres suivirent, plus ou moins espacées. Sécurité dans l'habitude, elles avaient toutes la marche normale de gens qui croient aller à la rencontre d'événements bien définis et nous savourions à grands rires ce prélude à leur déception. Mais nous connûmes déjà une vague terreur quand apparurent simultanément notre oncle et son ange. Son allure vive, ses gestes, tout criait à la trahison.

„Qui avait sonné?“ On nous appela bientôt partout. Nous voulions nous réfugier au jardin, mais déjà nos pas pressés firent savoir où nous

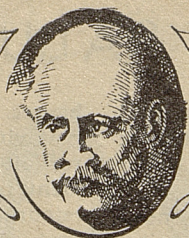
étions. La cloche, au beau milieu des planches, suppléa aux aveux; elle témoignait, incorruptile, et nos doigts en avaient déchiré la poussière... Nous fûmes remis illico, subito, presto à grand'mère et, jusqu'au lendemain, nous ne revîmes pas le rez-de-chaussée! Qu'allait-il se passer? Nous n'étions pas triomphants... Pourtant un soulagement passa bientôt par les murailles, dissipant tout le silence inquiet de la chambre. C'était un souffle ou plutôt un murmure essouffé, un miaulement: l'église entière se mettait à bruir, l'harmonium, la chorale... Et oui! notre oncle faisait son „salut“! Sans doute avait-il hésité. Mais comment venir dire aux fidèles: „Mes bien chers frères, mes neveux sont des coquins, des farceurs. Ce sont eux qui...“ Ses neveux? mais c'était sa famille, c'était lui-même un peu! Et puis, devait-il perdre une seule occasion de sanctifier ses ouailles?

Qui fut bien attrapé? Ce fut le diable... et nous! Depuis ce jour là, n'est-ce pas Louis, nous n'avons plus entendu, ni même revu, la cloche en pénitence.

Stéphane DELATTRE, Kdo. 6090.



Festival (Massenet)



Voici un siècle, naissait à Montaud, près Saint-Etienne, Jules Massenet, l'un de nos plus grands compositeurs français, dont la gloire est encore aujourd'hui intacte et dont les oeuvres connaissent toujours les plus grands succès à l'opéra comme à l'opéra-comique.

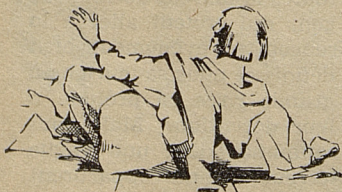
Très jeune, il fit, au Conservatoire de Paris, de brillantes études et obtint successivement les premiers prix de piano, d'harmonie, de fugue et de composition. Le Premier Grand Prix de Rome lui fut attribué, le consacrant ainsi musicien de théâtre.



Recueillons sur lui ces quelques notes d'un de ses contemporains: „Très galant homme, d'une courtoisie affectée, aimant les compliments, impressionnable, curieux de suivre les mouvements de l'opinion, doué d'une imagination et d'une faculté de travail extraordinaires; moins passionné que sensible, et moins sensible que sensuel; plus brillant que profond, adoré de ses élèves pour la chaleur de son dévouement.“

A son intelligence dramatique s'ajoutait un sens très vif de la vie passionnelle, de l'amour, de la grâce féminine.

Pour la plupart des coeurs sensibles, la grande loi de la musique n'est-elle pas le charme? Massenet en fut le merveilleux interprète. Nul avant lui n'avait réussi à exprimer ce sentiment qui entraîne l'imagination et rafraîchit le coeur. Le public a su reconnaître chez



Massenet le poète délicat et exalté de la femme. Marie Magdelaine, Manon, Thais, Fanny, Griselidis, Ariane, Thérèse, voici les héroïnes de ses opéras ou opéras-comiques, toutes enflammées de passion, la plupart pécheresses rachetées par l'amour et immortalisées par l'émouvante grandeur du sacrifice.

Le public, ravi du charme facile de ses ouvrages, exigeait de Massenet toujours plus de séduction d'inflexions caressantes et de pâmoisons enamourées, et celui-ci n'eut pas le courage de refuser aux auditeurs de son temps les concessions que le succès immédiat exigeait de lui.

Longue est la liste de ses oeuvres théâtrales: Don César de Bazan, Le Roi de Lahore, Hérodiade, Manon, Le Cid, Esclarmonde, Werther, La Navarraise, Sapho, Cendrillon, Griselidis, Le Jongleur, etc... Il faut ajouter les suites d'orchestre, napolitaines, alsaciennes, dramatiques, hongroises et pittoresques.

L'influence de Massenet ne s'arrête pas là. Massenet a fait école par le prestige de ses succès et par l'enseignement qu'il exerça au Conservatoire de Paris de 1878 à 1895 comme professeur de composition. De ses élèves, beaucoup sont devenus des Maîtres, tels: Debussy, Pierné, Rabaud, Charpentier, Reynaldo Hahn, Max d'Ollone qui représentent aujourd'hui les différentes tendances du mouvement musical. Massenet, sans chercher à imposer sa forme particulière, n'avait qu'un souci: éveiller ses élèves à la musique, leur révéler que musique est synonyme de beauté.

Jusqu'à sa mort, en 1912, Massenet, connu l'estime, l'admiration et une gloire que confirment les succès que sa musique obtient encore de nos jours.

André RENAUD.

Le Festival qui nous fut offert par le Rideau Exilé et l'orchestre symphonique du Stalag, à l'occasion du centenaire de la naissance de Massenet, aurait pu connaître la faveur d'un public dans l'âme duquel la musique française éveille toujours tant de souvenirs précieux.

Il n'en fut pourtant pas tout à fait ainsi. On peut voir là le résultat d'une préparation partiellement insuffisante, peut-être aussi celui du manque d'équilibre d'un programme dont la première partie parut un peu longue.

Il n'en demeure pas moins que Dahler fut un Des Grieux bien dans la tradition. Son jeu d'une belle sobriété, fut apprécié de tous. Rousseau campa excellemment et avec beaucoup d'aisance le personnage de Lescaut aux côtés d'Yves Logaridès, qui eut le grand mérite d'utiliser sa voix avec assez d'adresse pour tenir sa partie dans le difficile quatuor du 2^{me} acte. Nous croyons que l'on demande trop à M. Logaridès dont les qualités se sont affirmées maintes fois par ailleurs.

Quant à Roger Guy, il montra dans le rôle de Manon, des talents de comédien qui s'affirment un peu plus à chaque sortie.

En 1^{ère} partie, Martinel, servi par une excellente diction, et par un organe puissant, nous chanta „Pensée d'Automne“, une mélodie que l'on entend toujours avec plaisir. Rousseau exprima avec beaucoup de talent et d'autorité l'air d'Alexandrie, de „Thais“, et Fauré interpréta la Légende de la Sauge, morceau célèbre du „Jongleur de Notre-Dame“.

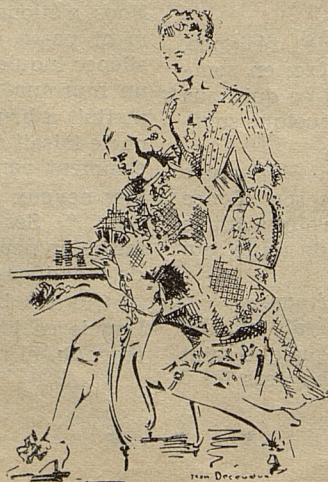
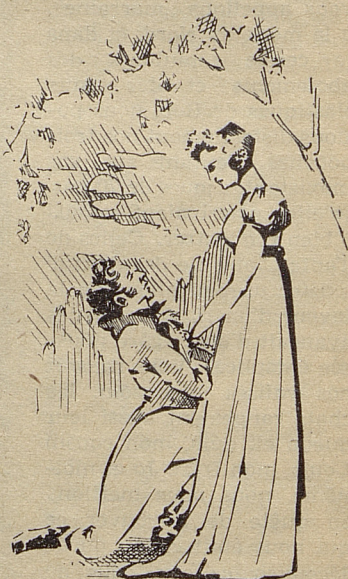
L'orchestre symphonique sous la direction de M. S. Corin exécuta d'abord les Scènes Pittoresques puis une fantaisie où se retrouvent les airs principaux de Manon, enfin le Ballet d'Hérodiade. Hélas, les partitions de Manon, n'arrivèrent que trois jours seulement avant la première représentation. Et malgré le talent individuel de nos musiciens, cette première matinée se ressentit un peu du manque de répétitions.

En dehors des morceaux exécutés par l'orchestre, des solistes se firent applaudir: A. Delhougne, dans la „Méditation de Thais“; Alex Fauré, dans l'„Elégie“, puis dans le „Clair de Lune“ de Werther.

A signaler l'heureuse initiative de M. l'abbé Rife qui dirigea la chorale. Celle-ci nous fit entendre l'air de la „Prière“ de Marie Magdelaine. Nous ne saurions trop encourager cette chorale qui, dès sa première sortie, montre d'assez grandes possibilités. L'audition qu'elle nous donna, appuyant le solo chanté par R. Dahler, nous rend désireux de la revoir bientôt sur notre scène.

Comme toujours nos décorateurs furent à la hauteur de leur tâche et nous plaignons à féliciter MM. Lacassagne et Berguen qui fabriquèrent tout exprès les meubles indispensables à un décor de bon goût dans lequel fut joué le second acte de Manon.

Denis ESPOUY.



L'ECRITURE

Les premières écritures furent idéologiques (égyptien par exemple) comme c'est encore le cas pour l'écriture chinoise: chaque mot est figuré par un seul signe, lui-même simple ou composé. C'est ainsi qu'en chinois 214 caractères servent, par leurs combinaisons entre eux, à composer les quelques 180.000 caractères différents de cette langue. Le grand progrès fut l'invention de l'écriture alphabétique qui semble due aux Phéniciens, vers le X^e siècle avant notre ère et qui fut perfectionnée par les Grecs, vers le VIII^e siècle avant J. C.

C'est cette écriture qui a favorisé la diffusion du grec, du latin et des langues européennes modernes. L'alphabet grec avait deux variétés principales: l'ionien (celui du grec classique) d'où est dérivé plus tard l'alphabet cyrillique, ancêtre des alphabets russe et serbe, le dorien ou chalcidien, en usage dans le Péloponèse et la Grande Grèce: ce dernier est le père de l'alphabet latin dont il diffère très peu. L'alphabet latin, avec quelques modifications historiques ou régionales, est aujourd'hui celui de tous les peuples d'Europe (sauf les peuples de religion orthodoxe) et d'Amérique; le Japon lui-même l'a adopté et la Chine l'adoptera peut-être un jour. S'il n'existe en principe qu'un alphabet, il y a de nombreuses variantes: majuscules d'imprimerie ou capitales, minuscules ou romaines, italiques, gothiques; enfin, la cursive avec majuscules et minuscules, sans compter la ronde et la bâtarde. Ces différents types dérivent de la capitale (caractère des inscriptions sur pierre) qui s'altéra, plus arrondie, en onciale (III^e siècle), puis semi-unciaie (V^e siècle) dans les manuscrits latins. C'est de l'unciaie que date le caractère u, le v étant réservé à la capitale, les deux caractères représentant d'ailleurs indifféremment les sons u et v.

Après les grandes invasions, apparaissent les écritures dites nationales. La mérovingienne, en France, qui dérive de la cursive romaine (usitée pour l'écriture rapide sur les tablettes de cire) présente un fouillis de lettres irrégulières. La forme du caractère varie suivant les lettres qui le précèdent et le suivent, les ligatures déforment tout. Il nous reste un vestige de la mérovingienne, c'est le caractère &, dans lequel on a du mal à reconnaître l'e à gauche, et le t, à droite, renversé.

L'écriture, tombée en plein galimatias, avait besoin d'une réforme radicale. Elle fut réalisée par Charle-

agne qui remit en honneur la semi-unciaie, modifiée d'ailleurs. Sous le nom de minuscule caroline, elle régna dans les manuscrits pendant le reste du Moyen-Age. Au XV^e siècle, la rapidité croissante de l'écriture l'avait de nouveau altérée. Une nouvelle cursive se formait. Heureusement, l'imprimerie arriva à point pour rendre aux lettres une physionomie nette et définitive, évitant ainsi une nouvelle crise.

Les imprimeurs choisirent les types les plus usités dans leurs pays respectifs: ainsi se formèrent la gothique, type archaïque, correspondant à peu près à l'écriture générale du XIII^e siècle et qui se limita bientôt à l'allemand, la romaine, avec des réminiscences latines, et l'italique, plus déformée et plus voisine de la cursive courante. De nos jours l'allemand commence à abandonner la gothique, tandis que les langues scandinaves, le polonais, le tchèque, le hongrois, ont adopté la romaine et l'italique, avec quelques signes particuliers sur certaines lettres pour représenter des sons spéciaux à leurs langues (a en scandinave — c: tch en tchèque).

Au début, l'imprimerie se servit des mêmes abréviations que les scribes des manuscrits. Ceux qui ont l'occasion de déchiffrer les manuscrits anciens (chartistes-paléographes) savent qu'au moyen âge il y avait une série d'abréviations de rigueur: p avec un trait au-dessus se lisait pre ou proe; avec un trait en dessous, par ou per; avec un crochet à gauche de la hampe, pro ou pour. Au XVII^e siècle, l'imprimerie se débarrasse de ces abréviations, fixe l'emploi des accents, cédilles, signes de ponctuation. Les imprimeurs hollandais de livres français, vers la même époque, réalisent enfin la destruction de l'i et du j, de l'u et du r, dont la confusion troublait l'écriture depuis l'empire romain. Quant à notre cursive, elle dérive de la cursive du XV^e siècle. Le rôle de l'écriture est très important. Associée étroitement au langage, elle le fixe, le conserve et peut réagir sur lui. A l'origine, elle eut pour but d'évoquer les mots parlés qui, à leur tour, éveillent les images ou les idées; mais rapidement, par l'habitude, l'intermédiaire disparaît et l'image ou l'idée est évoquée directement par l'ensemble des signes visuels.

L'écriture est donc une des inventions les plus importantes qu'aient réalisées les hommes et une faculté de progrès et de civilisation incommensurable.

Bernard EDEINE.

SI JE SAVAIS . . .

Si je savais tout ce que nous prépare
Le Dieu cruel qui fixe notre sort,
Il se pourrait qu'un désarroi s'empare
De mon esprit où la raison s'égaré
Quand de songer il accepte l'effort . . .

Echapperai-je à la flamme qui mord,
Au coup qui tue, à quelque fin barbare?
— Serais-je faible, indifférent ou fort,
Si je savais?

Entonnerais-je une ardente fanfare?
M'échaufferais-je à raison ou à tort,
Si un Destin éclatant et bizarre
Devant mes yeux rayonnait comme un phare?
— Peut-être bien hairais-je la Mort,
Si je savais?

Raymond GROS.

GAITE DE LA MORT

La mort est très gaie ces temps-ci.
Pensez donc, trois ans que ça dure!
Bonnes gens faites-vous souci:
La mort a la dent dure.

La mort est très gaie ces temps-ci.
Tout au loin jusqu'au fond des plaines
Elle avale partout ainsi;
La mort a panse pleine.

La mort est très gaie ces temps-ci.
Quel festin, Bon Dieu, pour sa gueule!
Repue, près de crier merci,
La mort est seule.

La mort est très gaie ces temps-ci.
Elle boit tout ce sang qui coule;
Bonnes gens, n'ayez plus souci:
La mort est saoule.

J. P. DECOUDUN.

LA RAGE DE L'HOMME DE CONFIANCE

COLLECTE EFFECTUEE POUR LES VICTIMES DES BOMBARDEMENTS AERIENS DE LA REGION PARISIENNE — Je viens de recevoir de la Mission Scapini la lettre suivante:

„Mon cher camarade,
La somme de 300.584 Fr., provenant d'une collecte effectuée dans votre camp et destinée aux victimes des bombardements aériens de la Région Parisienne, est bien parvenue à Monsieur le Président du Conseil Municipal de Paris.

Il m'a chargé d'être, auprès de vous et de vos camarades, l'interprète de ses sentiments de reconnaissance affectueuse. Votre geste infiniment touchant ira droit au coeur des bénéficiaires.“

32ème DIVISION — L'Abbé M. FREZOULS de St. Sulpice la Pointe (Tarn), ancien capitaine à l'E. M. de la 32ème D. I., vient de solliciter auprès des Autorités Allemandes du Stalag, l'autorisation d'adresser, à tous les prisonniers qui ont appartenu à la 32ème Division, une de celles qui ont défendu Dunkerque, le journal de l'oeuvre d'entraide créée pour eux et leurs familles.

L'Abbé FREZOULS voudrait: 1/- Que chacun sache ce qui se fait pour lui et sa famille. 2/- Avoir connaissance de vos besoins.

Adressez-moi vos demandes en précisant: Nom, prénoms, grade, unité à laquelle vous apparteniez, adresse en France, no mle de prisonnier.

ACCIDENTS DU TRAVAIL — Si un camarade est victime d'un accident du travail, les Hommes de Confiance rappelleront à leur Kdo-führer qu'il doit en adresser le compte-rendu à la Kommandantur dès que possible.

L'accidenté ne doit pas quitter l'hôpital où il est soigné sans emporter un certificat d'origine de blessure contresigné par le Médecin-Chef Allemand.

S'il n'a pas été hospitalisé, il doit réclamer ce certificat au médecin civil qui a constaté l'accident.

LINGE ET CHAUSSURES PERSONNELS — Si vous recevez dans vos colis individuels du linge et des chaussures faites-vous délivrer par le Kdo-führer un certificat de propriété.

ARGENT — De nombreux camarades, qui laissent un kommando sans être payés pour une raison quelconque, m'écrivent en me priant de réclamer leur paie à leur ancien Kommando.

De telles lettres sont inutiles. L'argent qui leur est dû est adressé par les soins du Kdo-führer au Service des Devises de la Kommandantur et inscrit à leur P.K. II.

Cet argent est joint au prochain mandat qu'ils font parvenir en France ou leur est versé, sur demande spéciale de leur part.

Toute réclamation pour argent doit d'ailleurs être adressée directement à **Verwaltung-Abteilung-Devisen-M-Stammlager VA - Ludwigsburg - Karls-Kaserne.**

VISITE DE LA CROIX-ROUGE INTERNATIONALE — Deux délégués du Comité International de la Croix-Rouge de Genève ont visité les installations du Camp le 8 Octobre dernier. Quelques kommandos de la région de Stuttgart ont également reçu leur visite. Toutes questions intéressant l'ensemble des prisonniers ont été étudiées au

cours de conversations tenues avec M. le Lt ETIENNEY, médecin-chef de l'Infirmierie du Camp, et votre Homme de Confiance.

PARTAGE DES DONS COLLECTIFS AVEC NOS AMIS BELGES — Cette question a été traitée dans la circulaire no 1 et, malgré cette précaution, nombreux sont les camarades qui m'écrivent pour demander s'ils sont obligés de partager les dons reçus avec les camarades belges du kdo.

Les dons collectifs, autrement dénommés „DONS PE-TAIN“ ou „Liebesgaben“, sont adressés aux Français. Ces derniers pourraient exclure de la répartition les camarades belges; une telle attitude doit être sérieusement motivée car il est du devoir de camaraderie de partager ces dons avec nos amis belges. Au Camp, depuis toujours, le partage existe. Les belges apportent leur contribution, et la bonne entente ne cesse de régner entre tous.

Nos amis Belges ont été invités également par leur Homme de Confiance à faire participer les Français aux dons reçus de la Croix-Rouge de Belgique.

Si vous êtes animés les uns et les autres d'un esprit de solidarité digne de camarades d'infortune, vous partagerez vos dons. Vos Hommes de Confiance vous y engagent vivement.

Si vous croyez devoir agir autrement, il est absolument inutile que vous m'écriviez.

ACHATS D'OBJETS A LA CANTINE DU STALAG — La commande de divers objets de toilette ou de première nécessité, accompagnée de son montant approximatif, est transmise par le Kdo-führer à **Kantine-Verwaltung - Zimmer 124 - Karls-Kaserne Ludwigsburg.**

CIRCULAIRES — Il vous a été adressé cinq circulaires. Après les avoir communiquées et commentées à vos camarades, vous devez les garder soigneusement et les remettre, s'il y a lieu, à votre successeur.

S'il vous manque un ou plusieurs de ces documents, signalez-le moi. A toutes fins utiles, je vous indique que la circulaire no III portait un additif qui traitait de l'organisation de l'Oeuvre d'Assistance aux Familles des Prisonniers du Stalag VA.

RAPPELS — Ces circulaires ont dit à maintes reprises... et vous oubliez souvent.

1/- **Correspondance** - Ne partez pas d'un Kommando sans emporter vos formules (cartes, lettres, étiquettes) pour le mois en cours ou un billet signé du Kdo-führer portant indication de la correspondance reçue et de la raison qui s'est opposée à la remise de la totalité.

2/- **Colis** — Pour perte ou vol partiel de colis, inutile de m'écrire. Dans votre prochaine lettre ou carte demandez à l'expéditeur de déposer une réclamation auprès de l'Administration qui a reçu le paquet.

3/- **Tabac payant** — Toutes réclamations concernant le tabac payant doivent être adressées directement, en **ALLEMAND**, par le Kdo-führer à **Kantine-Verwaltung - M-Stammlager VA - Karls-Kaserne - Zimmer 124 - Ludwigsburg.**

4/- **Hommes de Confiance** — Sériez vos questions dans les lettres que vous envoyez. Etablissez un courrier séparé, par exemple: pour travail, bibliothèque, journal, demandes de jeux, de journaux, de stylos... Il vous sera répondu plus rapidement.

Ecrire sur papier libre.

CONFERENCES.

Sujets traités durant la période du 19 Sept. au 17 Octobre:

19 Sept. - par notre camarade normand, Roland Sacquépée: Le Pays d'Auge, coeur de la Normandie.

26 Sept. - par Christian Héral: Colbert.

3 Oct. - conférence avec projections par le Dr. Schilling, Betreuer: La vie de Schiller.

10 Oct. - Causerie avec projections par P. Guillot et C. Piot sur Lyon.

17 Oct. - par Jean Gariglio: La Publicité.

RECOMMANDATIONS.

Lorsque vous nous écrivez, n'oubliez pas d'indiquer votre No de kommando, votre No matricule, et écrivez lisiblement.

Il ne pourra pas être répondu aux lettres ne comportant pas ces indications.



Centre d'Informations Nationales

APPEL

Les hommes ont en partage des biens, des croyances et si, d'aventure, on leur reproche leur manque d'idéal, peut-être répondront-ils la raison en être l'absence de certitude. On peut, en effet, compter les certitudes que possède l'esprit humain. Penser et être, certitude et évidence depuis Descartes. Souffrance et bonheur, certitude née de la relativité expérimentale. Vie et mort. Mais avant cette vie, après cette mort, la pensée déjà s'embrouille et refuse, à moins de faire appel à des croyances métaphysiques, d'affirmer des certitudes.

Qu'on aborde le domaine politique et dès lors toutes certitudes sont sapées par le scepticisme provoqué par la contemplation du fragment qui, en définitive, semble, valoir un autre fragment. Une connaissance superficielle, mais agréable, fait de l'histoire un mol oreiller et débarasse, en l'allégeant, la compréhension. Plus l'histoire d'un peuple est longue, plus la mémoire paraît lâche, elle menace l'essentiel — la certitude de son devenir — avec une insoutenable gaminerie sénile.

Et ayant perdu peu à peu, avec des airs de civilisés qui font de la civilisation une construction de l'esprit et un habitat confortable, le goût de la grandeur de l'effort, accepter la décadence, l'accommoder aux idéologies où le dilettantisme s'habille de vison et la volonté de rictus, n'est plus qu'un jeu plein de subtils et très réels renoncements.

A beaucoup, la défaite, terrible trait rouge, n'a pas encore ouvert les yeux. Son aveuglante et funèbre lumière, si elle permet de dénombrer les causes, quelle certitude dans la mort apporte-t-elle? S'agit-il même de mort, s'agissait-il d'un mal et les causes sont elles autre chose que des épouvantails destinés à troubler nos pénibles quiétudes? Car nous avons recomposé avec une triste patience une quiétude à notre usage, dont le fond sonore est le „joyeux“, cri de Florence „Vive la mort“.

La Révolution Nationale d'abord envisagée comme une actualité, un moment nous à plongé dans un certain trouble. Si après tout, un changement s'impos pour quoi ne pas s'offrir le luxe d'un peu de sport et d'un peu de nationalisme verbal? Les actualités passent dans un tourbillon éphémère, n'impressionnant guère nos pupilles, et cette Révolution Nationale vers laquelle une honorable sentimentalité nous poussait, nous déçoit en nous laissant une amertume égoïste et mesurée. Heureusement que nous n'avons donné que très peu de nous-même à cette décevante et inutile réaction.

Dire l'engourdissement de la mémoire nationale, c'est constater un fait. Déplorer ce fait en langage d'épigramme, c'est empêcher le réveil. Proposer une certitude, qui ne permette un accrochage à aucune raison sensible à aucun idéal, c'est faire tenir à la certitude le rôle de l'artificiel rideau de fumée dérobant une fausse batterie. Et parce que les Français, parce que les élites françaises se complaisent dans un camouflage d'opérette, la Révolution Nationale n'est plus considérée et discutée, pensée et acceptée que comme le vêtement de confection que la dureté et l'injustice des temps nous a obligé d'endosser pour céler au destin tyrannique nos imperfections, nos maladies peut-être, mais surtout notre précieux matérialisme, notre idéalisme doré, notre égoïsme, nos saintes irresponsabilités.

On parle de refaire une âme à la France. De lui rendre sa tradition, de renouer avec sa mission. On en parle, mais on s'empêtre dans la contingence pressante et on

vous souffle au nez des sarcasmes perfides. Certes se délivrer des souffrances, des ennuis quotidiens, nécessite courage et volonté, mais ce dépouillement de l'homme porte un fruit immédiat: l'absolue nécessité de trouver une ligne de conduite qui soit bonne, non pas seulement pour soi, mais pour le tout dont on fait partie et dont on n'est qu'une partie.

Le monde traverse une crise qui est beaucoup plus profonde que le simple effondrement du cadre social, c'est la société elle-même qui s'effondre. Et le Français soucieux de la continuité de la France, souci aussi naturel que l'instinct de conservation, doit se poser une terrible question: Que font les membres de ma Communauté?

Ils jouent peu ou prou le rôle de Gribouille. L'instinct de la conservation paraît même s'effacer. Ils ne recherchent ni une certitude ni, à plus forte raison, un idéal et pourtant, l'idéal par la Révolution Nationale les frôle. Non pas cette caricature de révolution nationale que d'aucuns annexent au moyen d'avantageuses pirouettes, mais la Révolution Communautaire, celle qui est faite par toutes les énergies, par toutes les volontés, par tous les coeurs pour que les Français naissent enfin à une vie commune.

Révolution Nationale? Certitude? — La belle histoire! Nous n'avons plus l'âge d'entendre de telles sornettes. Nous voyons croupir votre certitude et avouez que c'est là une singulière destinée pour un idéal.

— Ce n'est pas l'idéal et la certitude qui croupissent, ce sont plutôt tous ceux qui suivent la contingence politique comme on peut suivre, avec des yeux dégoûtés, un chien crevé, au fil de l'eau.

La Révolution Nationale n'est pas faite, elle doit traduire notre immense et sentimentale espérance, parce que la France saura adapter à son génie propre la forme communautaire, moule naturel des hommes associés à des tâches viriles voués aux mêmes responsabilités sur le sol qu'un long sacrifice a fait leur et qu'ils doivent maintenir. Mais cette oeuvre qui donne libre jeu à tous les dépassements ne peut être une improvisation même généreuse. Avant que l'on ait le droit de la critiquer, il faut se forger une conviction, d'où puisse naître un idéal. Que ceux que l'effort par principe ne rebute pas, réfléchissent intensément. La Révolution n'est pas faite, parce qu'elle n'est encore qu'une espérance. La Révolution se fera parce qu'il ne tient qu'à nous d'en faire une réalité, par la certitude que nous pouvons en acquérir.

„Appel“. Titre bref de cet écrit. Oui, appel et appel fervent à tous les chercheurs puissamment isolés. Nous n'avons pas le désir de créer un syndicat de visionnaires, mais nous avons l'ambition de participer au réveil de la conscience française, première étape vers le travail commun et salutaire.

Que tous ceux que cette recherche passionnée et émeut forment-avec nous les faisceaux, non des faisceaux signe de repos, mais le faisceau symbole de l'union d'un peuple qui ne veut pas mourir. Si cet appel touche vos coeurs, écrivez-nous et le Centre vous fera parvenir des plans dressés en équipe et qui ont la prétention d'atteindre vos raisons. La vie est un long effort. Cessons de nous décevoir et parce que nous aurons maté la contingence nous parviendrons à la certitude et nous comprendrons la parole du Maréchal „Les citoyens doivent travailler à rendre la société toujours meilleure et ne doivent pas s'indigner qu'elle soit encore imparfaite“.

AVIS AUX AGENTS DES P.T.T.

L'Administration des P.T.T. a été autorisée à adresser des ouvrages d'enseignement professionnel à ses prisonniers.

En s'adressant directement ou par l'intermédiaire de leur famille au Comité National d'Assistance aux P.T.T. Victimes de la Guerre (20, avenue de Ségur, Paris), les camarades postiers pourront recevoir gratuitement des livres de culture générale (droit, mathématiques, etc. . .) nécessaires à la préparation à l'Ecole nationale supérieure des P.T.T. et au rédacteur.

KERMESSE AU CAMP.

Le Dimanche 11 Octobre, notre camarade Denat organisa, salle de la Grande Cantine, une Kermesse au profit du Centre d'Accueil. Des centaines de visiteurs se pres-

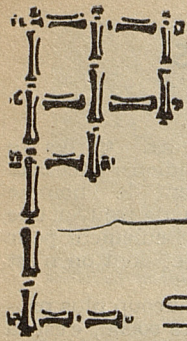
saient devant les stands de jeux. La loterie, la roulette, le passe-boules, le jeu de fléchettes, tout, même les consultations données par une cartomancienne aux tatouages orientaux, tout connut le succès.

L'orchestre du Camp, dirigé par S. Corin, prêta aimablement son concours. L'orchestre de Maurice Maire fut particulièrement applaudi pour ses „rumbas“.

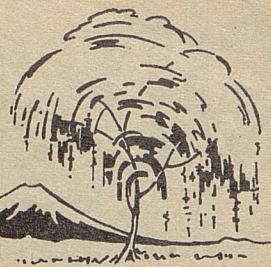
Par le jeu des enchères américaines, divers objets, offerts par de généreux donateurs, furent vendus à des prix astronomiques. On vit un pastel monter à 41 M, un rasoir mécanique atteindre 60 M, et un pull-over fut adjugé pour 260 RM. La recette totale de cette journée s'éleva à 1.439 RM.

Merci aux organisateurs, aux donateurs anonymes et à tous ceux dont l'esprit de solidarité permit une telle recette. Grâce à ce geste, bien des misères pourront être soulagées.

C. C.



LE JUDO



SPORT DE SOUPLESSE

Le jiu-jitsu, ou, pour l'appeler par le mot actuellement usité, le Judo est le sport de combat le plus noble et le plus efficace. Ceux qui ont fréquenté un des clubs où on l'enseigne ne sauraient me contredire. Le Judo est, de plus, une source de joies d'une qualité supérieure. Pour quiconque le pratique avec assiduité, c'est à la fois une remarquable méthode de culture physique et morale et un sport des plus virils, des plus attachants.

Naguère, en France, on ne connaissait que peu de professeurs, tous plus ou moins jaloux de leurs connaissances, et qui ne livraient leurs secrets qu'avec parcimonie. En dehors du Japon où il a pris naissance voici des milliers d'années, le jiu-jitsu n'avait d'adeptes qu'en Amérique, en Angleterre et en Europe Centrale. Il y a dix ans, on en comptait encore très peu dans notre pays. Actuellement, sous le nom de Judo, il est pratiqué par plusieurs dizaines de milliers d'Européens et nos clubs nationaux font un effort considérable pour son développement. Une cotisation mensuelle des plus modestes le met à la portée de toutes les bourses.

Qu'est-ce en somme que le Judo? Avant tout, disons que c'est une arme extrêmement redoutable et qui permet de se débarrasser rapidement de tout adversaire, même armé. Il réclame, pour la défense et la contre-attaque réelles, des qualités de souplesse, de rapidité ainsi qu'un grand développement des réflexes. Pour le combat, il exige en outre de sérieuses qualités morales et j'estime qu'on ne prendra jamais trop de précautions pour que ce sport ne souffre plus du discrédit où l'avaient jeté la calomnie et l'ignorance.

La première des vertus nécessaires est le respect de son prochain. Je n'insisterai pas sur l'obligation morale qu'ont les clubs d'écarter soigneusement de leurs activités tous ceux dont la conduite dans la vie courante laisse à désirer; (il est bien évident qu'une arme comme le Judo ne peut être mise entre les mains d'un individu suspect, de mauvaise vie, d'un bandit). Les autres vertus

comme pour le combat, le Judoka sera vêtu d'une veste très ample, sans boutons toutefois, à large col pour la facilité des prises; la veste est serrée à la taille par une ceinture d'étoffe dont la couleur est décernée suivant le degré des connaissances reconnues au Judoka (blanche pour les débutants, jaune pour les élèves du degré audessus, puis orange, verte, bleue, marron et enfin noire pour le degré supérieur). Un pantalon descendant jusqu'à la cheville complète la tenue qui doit être d'étoffe très solide. Les mains et les pieds restent nus. Le tapis, qui doit permettre des évolutions rapides, sera assez dur.

La séance commence par une suite de brise-chutes (UKEMI). Il est en effet essentiel de savoir tomber sans douleur et dans toutes les positions. Pour cela, on apprend à frapper le sol avec l'avant-bras, une fraction de seconde avant la chute. La position-type

requis sont le sang-froid, l'habitude de se dominer, la courtoisie, et je sais combien les professeurs s'attachent à les développer chez leurs adhérents qui devront, eux, se défaire de tout faux amour-propre, de tout orgueil, de tout esprit vindicatif.

C'est qu'en effet le Judo n'est pas un sport de force. Les maîtres savent fort bien que les défaites qu'on subit d'une force supérieure à la sienne laissent trop souvent un arrière goût de revanche et beaucoup d'humiliation au vaincu, surtout lorsque celui-ci n'entrevoit aucune possibilité d'atteindre à la force physique de son vainqueur. Méthode morale, le Judo élimine les sentiments de cet ordre. La force brutale, le poids n'ayant qu'une importance infime, un „Judoka" ne devra jamais tenter d'imposer sa propre force; au contraire, son professeur devra l'habituer à se considérer toujours comme étant plus faible que son adversaire.

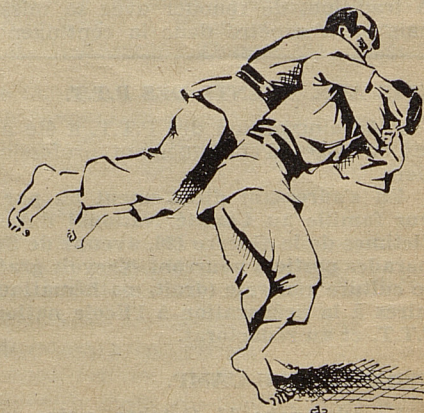
La force n'a d'ailleurs jamais pu convaincre l'adversaire d'une défaite qu'il n'admet pas. C'est ainsi qu'en boxe, par exemple, on a vu des hommes protester contre un verdict qu'ils n'admettaient pas, qui leur paraissait injuste; on a vu aussi, bien souvent, des managers jeter l'éponge pour un poulain trop opiniâtre ou trop imprudent pour abandonner de lui-même, ou encore animé de l'espoir de combler son retard dans les rounds suivants sans se rendre compte du danger que peut présenter pour lui la continuation d'un combat inégal. Le Judo supprime ces inconvénients parce qu'il PERSUADE l'adversaire que sa défaite est LOGIQUE. Le vaincu est amené à savoir, à admettre de la façon la plus nette, que seule la connaissance du Judo lui permettra de prendre à son tour l'avantage sur un adversaire qui en ignore la technique.

Mais comment pratique-t-on le Judo?

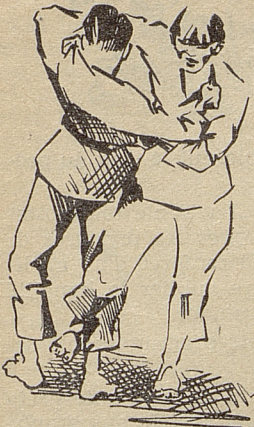
Considérant que l'assaillant éventuel, dont n'importe qui peut, hélas, toujours redouter l'attaque, est généralement un monsieur comme vous et moi (sens moral en moins) le Judo se pratique habillé. Pour l'entraînement



1. Lancement de hanche



2. Un lancement de l'épaule.



5. Un lancement de la jambe

(tête penchée en avant, paumes bien ouvertes, bras à peine écartés du corps) permet une chute indolore, en évitant le contact brutal du coccyx, de l'épaule, du coude, du poignet, du genou, et, en général, des points sensibles et des articulations.

Après les Ukémi, on commence l'étude des déséquilibres (Nagué-Waza). Grâce à cinq séries de lancements ou jetés, tous plus efficaces les uns que les autres, mettre un adversaire à terre est chose facile pour un Judoka entraîné. Ces lancements sont: les jetés de la hanche, les jetés de l'épaule, les lancements des jambes, les lancements des pieds et pour finir les „Soutémi“, ou sacrifices, dans lesquels se classe la fameuse planchette japonaise.

Là encore, souplesse et rapidité. Chaque projection de l'adversaire au sol sera répétée autant de fois qu'il faudra pour nécessiter le minimum d'effort. Il faut rechercher toujours la position idéale. N'oublions pas qu'en Judo élégance est généralement synonyme d'efficacité. Le professeur surveille chaque lancement et s'assure que l'adversaire ne résiste pas, qu'il se prête

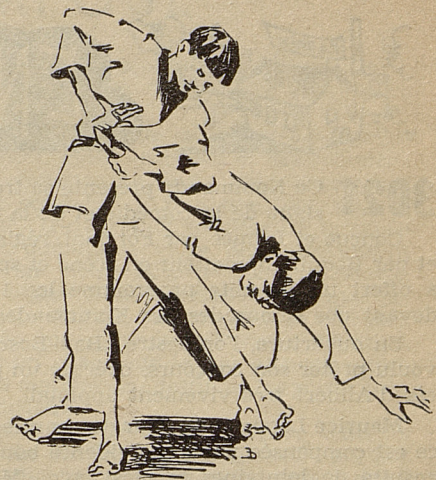
au contraire à la correction et à l'élégance du lancement. Résister est très dangereux en effet. C'est une imprudence qui peut causer bien des accidents facilement évitables. La force, retenez-le bien n'a rien à voir avec l'équilibre: lorsque le centre de gravité de son corps dépasse un certain point, aucune force ne permet à l'adversaire qui tombe d'arrêter sa chute.

En conséquence, au lieu de tenter d'arrêter un adversaire qui se lance sur vous, il suffira de le tirer brusquement en avant pour qu'il se trouve déséquilibré. De même, au lieu d'accrocher un antagoniste qui recule, vous serez

trouve déséquilibré. De même, au lieu d'accrocher un antagoniste qui recule, vous serez certain de le jeter à terre en accentuant son propre mouvement d'une simple poussée opérée dans sa partie supérieure du corps.

La règle est simple coyez-vous. Elle consiste à exagérer ou à dévier les élans ou les efforts de l'assaillant, à conjuguer les deux forces qui prétendent s'opposer. Alors qu'un profane essaiera toujours de juguler la force d'un adversaire, un Judoka ne manquera pas de l'utiliser.

D. ESPOUY.



4. Clé au bras

A LA MANIERE DE BOSSUET 42



„Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer les merveilles de notre défunte cuisine nationale, je me sens également confondu, et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail.

„Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce discours aux siècles futurs, le fasse paraître, il nous faut satisfaire à la curiosité publique et aux ordres du plus grand de tous les éditeurs.

„De sinistres alarmes, succédant à nos revers, nous ont fait connaître que notre régime politique et notre régime culinaire ont eu un sort commun. N'était-ce donc pas assez de se réjouir de la disparition du premier sans être encore réduit à pleurer la mort de l'autre?

„Souvenons-nous des splendeurs et des prodiges de nos tables, où chaque mets donnait une haute idée de la valeur de nos chefs et des appétits de nos convives. Considérons combien nous fûmes jadis rassasiés par ces apprêts dont la seule pensée nous fait tromper — pour un peu de temps — la violence de nos crampes par le souvenir de notre joie;

„Considérons qu'au milieu des soucis de la guerre, nos intendants, aussi capables de mélanger leurs réserves que de les confier aux hasards des chemins, firent de nos troupes les mieux nourries du monde habitable;

„Considérons enfin les conséquences de l'accident étrange qui a mené aux produits de remplacement et aux reliefs de rutabaga, un goût que notre estomac mettait au-dessus de tous les éloges.

„N'avons-nous pas entendu dans ces lieux-mêmes, des impies confesser à un aveuglement qui les fait plus mourants de faim que vivants de chère: „après ce que nous avons absorbé depuis des mois, la cuisine n'est qu'un nom, le pinard n'est qu'un songe, le biftek n'est qu'une apparence, la bombance et la digestion ne sont qu'un dangereux amusement.“

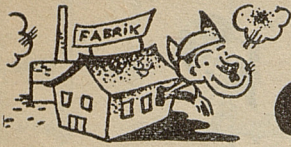
„N'avons-nous pas vu des penseurs ambitieux se révéler jusque dans leurs songes et faire retentir tout à coup dans nos palais, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: „Ma dent se meurt: Madame est servie!“

„N'oublions pas devant ces reniements et ces regrets, que de quelque distinction que se flattent les aliments, leur digestion les pousse successivement comme des flots: ils ne cessent de s'écrouler; tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de chemin les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni escalope, ni entremets, tant c'est l'effet d'un art de réduire en petit tas un grand ouvrage.

„Puis-je ne pas m'arrêter en cet endroit? Non, car il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne se reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse à se considérer dans cet endroit-là.

„Pour moi, déplorant la mort de la bonne chère, dorénavant je veux apprendre à rendre la mienne meilleure, heureux si, averti par quelque dyspepsie du compte que doivent nous rendre un jour nos maîtres queues, je réserve, à ceux qui me doivent nourrir les restes d'un estomac qui tombe et d'un appétit qui s'éteint.“

P. C. C. Ch. RAVELET.



EN KOMMANDOS



3021 Ce Kommando présente sa troupe sous le double signe de la comédie et de la tragédie.

Conçue et formée par Forcinal, régisseur et décorateur, et par Boquillon, metteur en scène et speaker, cette troupe a offert un honnête programme les 13 et 20 septembre devant nos camarades des Kommandos voisins.

En ouverture, l'orchestre „Ban-Bosch-Art“, qui a bien voulu prêter son concours, exécute un pot pourri des succès d'Alibert très vivement applaudi.

Maurice Laoust, chanteur de charme, dont l'inexpérience est compensée par une évidente bonne volonté, évoque ensuite de lointaines images avec „Mon copain“ et Regourd, diseur plein d'autorité, vient nous déclamer les strophes inoubliables de „l'Epave“ de F. Coppée, ainsi qu'un poème burlesques de „la Nuit de St-Barthélémy“ qui soulève l'hilarité générale.

La partie théâtrale débute alors avec une comédie en 1 acte de G. Dervieuz „A Fonds perdus“. Cette saynète nous montre les tribulations d'un brave auteur aux prises avec un secrétaire à la page et un producteur pour qui les scrupules, comme certaines rations de pain, ne sont nullement étouffants.

A l'issue de cette étrange leçon de morale, l'orchestre nous emmène vers la capitale, avec „Mon coeur est en chômage“.

Autreuil, chanteur à voix, vient ensuite nous présenter son émouvant répertoire. Ses chansons d'amour, qu'il exprime avec beaucoup de sobriété et un timbre très juste, ont un grand succès.

Autreuil, un nom à retenir.

Boquillon suit son camarade dans un tour de chant et de diction.

Ses paysanneries lorraines, dont la drôlerie campagnarde est évidemment assez facile, sont très goûtées par un public qui ne demande qu'à s'esbaudir.

Boquillon chante encore „Il Pleurait“, un succès de M. Chevalier qui a moins de sens comique par son texte que par le spectacle qu'en donne notre grand Boquillon larmoyant et plein de lamentations.

Après Chevalier, c'est dans Georgius que Boquillon puise l'inspiration avec „Ca c'est d'la baignole“, une fouguese rétrospective de la vie en rose, époque où l'on faisait ses petits „douze litres aux cent“ en famille, alors qu'au jour d'aujourd'hui on embarque 25 kilogs de sapin extra-lubrifiant pour la même distance (on appelle ça le progrès).

Après cette dynamique évocation, Dubarry conduit le chœur du kommando qui entonne „La Bohème“ avec un ensemble qui atteste en même temps de la qualité vocale des choristes et la maîtrise du chef, dont la persévérance est récompensée par des acclamations nourries. Ce numéro costumé marque une originale initiative.

Après un court entr'acte, le spectacle, reprend par une parodie de Ray Ventura „La Grève de l'Orchestre“ interprétée par le Ban-Bosch-Art avec beaucoup de brio.

Puis le rideau se lève sur une comédie de Marsèle et Tai Hémé „Le Frotteur“, une aimable satire des moeurs parlementaires. Cette courte pièce fut la meilleure parce que simplette et bon enfant.

Boquillon, frotteur qui ne frotte pas, Hincelin, candidat falot, Dubarry, secrétaire comique et ambitieux, et enfin Forcinal, valet au franc parler, donnèrent du relief à leurs personnages.

Bouillon, chef d'orchestre, exécute ensuite quelques soli de piano.

Poublanc prend alors possession des planches et, d'une voix chaude et fort bien mesurée, chante „La Barque d'Yves“, „Maman“ et „Mon p'tit Kaki“. Cet artiste, dont la

simplicité d'exécution est remarquable, fut le clou du programme.

Un vaudeville bouffe en 1 acte „La Table tournante“ de Muffat et Renez vient nous dévoiler les mystères de l'occultisme à l'aide de marc de café renforcé d'un mirilton. Les artistes s'efforcent de faire oublier la banalité du dialogue par un jeu solide et entraînant.

Enfin, un numéro-surprise et hors-programme clôture la soirée.

Poublanc, un gaillard qui fera du chemin, interpréta en coulisse „l'Homme Invisible“, un sketch autographe dont le réalisme étonnant ne fut pas, regrettons-le, du goût de tout le monde.

Un accompagnement musical sur l'air célèbre „Pars sans te retourner“ soulignait par un chant unanime ce numéro final.

Il faut rappeler, les décors de Forcinal dont l'activité s'étend encore à l'organisation sportive du kommando.

Le montage électrique, réalisé par Ollichon, se révéla satisfaisant.

Tous ces éléments suffirent pour monter un spectacle qui, selon une admirable définition, n'exige que trois planches, deux acteurs, une Foi.

Jacques FRANJU, Kdo. 3.021.

6078 En août naquirent les „Pélican's boys“, groupe théâtral qui, le 13 Septembre, invita tous les kommandos voisins, environ 180 camarades.

Entrée en scène fantaisiste, débuts de la chorale, puis comiques, chanteurs, mandolinistes, violonistes se succèdent. La „Farce du Chaudronnier“ clôt la première partie.

Le rideau se relève sur le „Tambour de Roquevaire“. Le Figaro moderne et Roncevaux viennent ensuite. Et la chorale termine cette bonne soirée au cours de laquelle fut tirée une tombola qui permettra d'envoyer quelque argent à la veuve d'un camarade.

Bref, de l'activité, de la joie et de la solidarité. Tout cela grâce à l'enthousiasme de quelques-uns toujours prêts à se dévouer. Bravo!

6097 Seize prisonniers français travaillent, moitié en culture, moitié en fabrique. Distractions difficiles, penserez-vous! Voici une formule:

Le dimanche soir notre salle de bains se transforme en cabaret. Des planches sur la baignoire . . . du papier, et voilà le buffet. Les murs se couvrent d'affiches, les tables de nappes, de fleurs et de douceurs. Le personnel: un cabaretier type Bruant, un garçon serveur, une danseuse et l'orchestre: violon, flûte, mandoline, accordéon animent la soirée de leur mieux. Musique classique et moderne, chansons, poésies, numéros de music-hall ou de cirque, sketches, alternent aux programmes. Un point noir: les consommations (gratuites) toujours insuffisantes!

C'est le Boss'fort, succursale du Bosphore de Paris.

Le petits kommandos sans théâtre peuvent s'inspirer de cette idée.

P. COIN, Kdo. 6097.

Le chef, c'est celui qui sait à la fois se faire obéir et se faire aimer; ce n'est pas celui qu'on impose, mais celui qui s'impose. Philippe Pétain.

UNE REACTION QUI S'IMPOSE

Les heures si longues de notre captivité pèsent lourdement sur les épaules de tous. Certains jours de lassitude, trop nombreux aux approches de l'hiver, notre situation nous apparaît plus mauvaise encore. On accuse le destin, le sort contraire, la malchance, le régime d'avant-guerre, le régime d'après-guerre et le régime actuel. La succession des espoirs vains et des désillusions continues ajoute à notre fatigue une amertume assez compréhensible.

Et pourtant, si nous voulions bien y réfléchir avec un peu de courage et de loyauté, il nous apparaîtrait que rien n'est désespéré, ni dans notre propre cas, ni dans celui de notre pays.

En effet, certaines situations mauvaises ne demeurent possibles qu'en raison de notre lâcheté à les combattre, de notre insuffisance morale, de notre acceptation d'un état de fait ancien. Pour beaucoup trop de prisonniers la vie devient quasi-végétative. L'oeil morne et lointain, on pense que le monde a bien tourné jusqu'à présent, et qu'il tournera bien encore sans que nous nous en mêlions. C'est vraiment trop facile à dire (on le disait déjà avant l'abolition de l'esclavage, cette plaie honteuse de l'humanité). Et, de toute façon, il pourrait tourner mieux.

Peut-être n'y faudrait-il qu'un peu de bonne volonté. Le malheur, c'est que chacun semble compter sur celle du voisin et ne paraît guère disposé à engager la sienne. On se regarde l'un, l'autre. On attend. La journée passe et on s'endort pour recommencer le lendemain dans une semblable torpeur.

De temps en temps, un sursaut vient secouer l'un, agiter l'autre. Des paroles de mécontentement s'entrecroisent, souvent, hélas, empreintes de jalousie plus que d'indignation réelle. Un Tel fait son petit commerce, tout comme chez lui, tout comme avant, sans vouloir s'arrêter à l'odieuse de sa conduite. C'est souvent celui-là même qui vitupère le marché noir dont on souffre chez nous.

Chacun s'indigne, avec raison, contre la surenchère, érigée en système par quelques profiteurs sans scrupules. Ne serait-il pas également juste de s'en prendre aussi un peu aux acheteurs? Ils ne sont guère moins coupables que les mercantis auxquels ils s'adressent quand il s'agit pour eux d'acquiescer un peu de ce bien-être qui nous manque à tous. Il paraîtrait invraisemblable à nos familles, qu'ici, entre prisonniers, tout puisse faire l'objet d'un commerce. C'est pourtant un fait et, pratiquement, un prisonnier ne peut même pas se faire couper les cheveux sans avoir à payer son „coiffeur bienveillant“. Je n'insiste pas sur la vente ou les réparations de vêtements et de chaussures, sur le marché organisé, sur la revente du tabac et de cigarettes à des prix exorbitants. Tout se vend, tout s'achète. Pour certains, rien n'est gratuit, rien n'est

cordial, rien n'est plus même seulement humain. Pour deux dévouements généreux on compte dix chercheurs de combines.

Il serait pourtant bien simple de se borner à échanger de petits services, à s'entraider vraiment et gratuitement plutôt que de faire commerce de tout. Trop rares sont encore ceux qui l'ont compris. Il faut que tous nous y songions sérieusement. Il nous faut profiter de la triste occasion qui nous est donnée de vivre plus étroitement unis, de développer en nous l'esprit communautaire, d'appliquer enfin les règles d'une solidarité plus que jamais indispensable. Un Stalag, un kommando, doivent être une communauté: une communauté vraie, effective, agissante, et non pas un chaos sur lequel planent seulement les rumeurs d'un marché clandestin et les récriminations de velléitaires furieux.

Evidemment, un peu de bien-être est chose tentante pour qui se souvient du confort d'avant-guerre. Et, par la force des choses, chacun se le rappelle avec acuité. Ce ne devrait être qu'une raison supplémentaire de nous souvenir en même temps que nous autres, les prisonniers, nous devons au retour veiller à ce que les biens, les faveurs et les honneurs, ne soient pas exclusivement réservés aux marchands du Temple. Il nous faut vouloir, et vouloir de toute notre force, la disparition de l'esprit mercantile et du système D. Et, pour commencer, il faut faire disparaître cela de notre petite communauté. Vous le voudrez si vous pensez que celui qu'on qualifie de malin, de débrouillard, n'est bien souvent que malhonnête, rien de plus. Vous le voudrez si vous songez que de nombreuses familles françaises ont plus de besoins — et bien plus urgents — que n'en ont les camarades trop intéressés auxquels vous achetez et qui profitent de votre dénuement pour enfler constamment leurs prix.

Personne n'envisage gaiement l'éventualité de se laisser dépouiller complètement en rentrant. C'est pourtant ce qui nous attend si nous laissons faire ici à certains d'entre nous ce qu'ils voudront continuer en France sur une plus grande échelle. Car ces individus auront vite fait de retrouver la bande des profiteurs, des politiciens, des exploités et des aigrefins, qui vivent trop largement du pauvre jobard honnête mais inerte.

Le règne de la mafia peut et doit cesser. Certains vrais Français attendent notre retour. Ils comptent sur nous parce qu'ils nous croient des hommes. Préparons-nous dès aujourd'hui à ne pas les décevoir. Par là même nous préparerons l'oeuvre d'épuration qu'il nous faudra continuer jusqu'à ce que notre pays soit redevenu celui sur lequel l'humanité a de tout temps fixé les yeux.

Denis ESPOUY.

CERTIFICAT D'ETUDES PRIMAIRES

A la suite des récentes instructions ministérielles concernant l'organisation des examens du C. E. P. dans les Stalags, une session s'est tenue au Camp de Ludwigsburg le 18 Octobre 1942. Les candidats, activement préparés depuis plus d'une année, ont fait preuve de solides connaissances et ont, presque tous, traversé l'épreuve du feu. Sur 19 inscrits, 17 ont été déclarés admis, sans qu'une indulgence de la part du jury ait pu minimiser la valeur officielle du diplôme.

Le Camp envisage d'organiser une session tous les trois mois environ. La prochaine pourrait se tenir au mois de Janvier 1943.

Nous ne saurions trop conseiller aux gros kommandos, pouvant former une commission, de créer des cours et de prévoir une session d'examen. Pour les autres, un projet est à l'étude: soit déplacement d'une commission du Stalag dans divers „centres d'examen“, soit déplacement des candidats au Camp, s'ils se font connaître à temps.

A tous bon courage et réussite!

QUE C'EST ?

- LIENITE: un explosif, une inflammation de la rate, un minéral.
OKAPI: Ville du Japon, graminée non comestible, genre d'antilope.
TORQUET: Genre de piège, cordage, motif d'architecture.
RAMASSE: Assemblage confus d'objets, sorte de traîneau, petit bois mort.
TESTON: Ancienne monnaie d'argent, petite coiffure, reptile non venimeux.
PANTHESE: Doctrine religieuse, assemblage de grappins, règle à dessin.
MARONAGE: Droit de couper des bois pour la construction de vaisseaux. Epoque à laquelle le marronnier donne ses fruits. Action de donner une certaine teinte.
URAETE: Canal servant à l'écoulement de l'urine. Rapsode d'Australie. Planète de 3ème grandeur.
SAPEQUE: Fruit exotique. Menue monnaie indochinoise. Genre de véhicule à traction humaine.
NANDOU: Dignitaire africain. Tissu grossier dont on fait les robes des moines. Oiseau coureur de l'Amérique du Sud.
Réponses dans un prochain numéro.



HUMOUR

DEMONSTRATION.

- A l'heure actuelle, il faut être absolument idiot pour affirmer quelque chose.
- Tu en es bien sûr?
- Ab - so - lu - ment!

HASARDS.

- Jacquot (cinq ans) interroge papa:
- Dis, mon papa, c'est vrai que je suis né à Lyon?
- Mais oui, mon chéri.
- Et maman?
- A Bordeaux, mon petit!
- Et toi, papa?
- A Paris, mon enfant.
- Jacquot réfléchit une seconde, puis:
- C'est drôle tout de même que nous nous soyons rencontrés tous les trois.

RELATIVITE.

- Marius et Titin devisent en flânant.
- Titin: Dis-moi, Marius, cent ans qu'est-ce que c'est pour toi?
- Marius: Cent ans, mon bon, mais c'est une minute, ni plus, ni moins.
- Titin: Et cent francs?
- Marius: Cent francs? Tout pareil! Un sou, ni plus, ni moins!
- Titin: Alors, mon bon, prête-moi un sou, rien qu'un sou.
- Marius: Pourquoi pas. Seulement, ... attends une minute!

NOCTAMBULE.

- Monsieur a passé une partie de la nuit à fêter avec des amis. Il rentre à l'aube, sur la pointe des pieds. Mais Madame ne dort que d'un oeil.
- Tu viens encore de galvauder. Quelle heure est-il donc?
- Euh! ... chérie, il est une heure!
- A cet instant, la pendule sonne cinq heures. Monsieur se retourne, furieux:
- Ça va, ça va! On le sait qu'il est une heure, pas la peine de le répéter cinq fois!



- Qu'est-ce que c'est?
- C'est pour un graissage.

HISTOIRES JUIVES.

- Blum va consulter pour son foie le célèbre professeur Hirsch. Il s'est informé au préalable des honoraires du professeur. On lui a dit que la première consultation coûtait deux cents francs et les suivantes cinquante francs seulement.
- Dès qu'il est introduit dans le cabinet du spécialiste, Blum s'écrie jovial:
- Bonjour, Docteur, c'est encore moi!
- Le professeur l'ausculte soigneusement, le halpe et, prenant ensuite le billet de cinquante francs que Blum a posé discrètement sur son bureau:
- Rien de changé, cher Monsieur, continuez le traitement que je vous ai prescrit la dernière fois!

★

- Un Juif, désirant se convertir au catholicisme, va tout d'abord se confesser chez le curé du village. Introduit au presbytère en l'absence du curé, il voit une superbe montre sur la cheminée et, ne pouvant résister à la tentation, il la met dans sa poche.
- Mon père, dit-il en se confessant, outre les péchés que je viens d'énumérer, j'en ai commis un autre bien plus grave encore. J'ai volé une montre et je suis torturé par le remords. Je vais vous la remettre, cela me soulagera.
- Mon enfant, dit le curé, je ne puis accepter cet objet. Il faut le rendre à son légitime propriétaire.
- Mon père, j'ai bien essayé, mais il n'en a pas voulu!
- Alors, dit le curé, vous pouvez la conserver sans aucun remords. C'est comme s'il vous l'avait donnée!



VIE PARISIENNE 42

SOLUTION DU PROBLEME DU No. XXII.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	I	S	C	H	E	M	I	E		A
2	S	E		E	V	A		V	O	S
3	O	S	S	V	A	I	R	E		C
4	B	I	E	R	N	E		N	I	E
5	A	A	R	O		E	T	A	T	
6	R		F	A	U	S	S	A		I
7	I	L		N	I		T	I	R	S
8	Q	U	A	D	E	S		R	U	E
9	U	N	I	E		U	S	E	E	S
10	E	E		S	T	R	A	S	S	

